

PEUT-ON ENCHAÎNER LA POÉSIE ?

Paula Romanescu

Le verbe qui est le Dieu même peut-on l'enchaîner?

La poésie qui est la forme parfaite de l'harmonie du verbe chantant, comment pourrait-on l'enfermer dans les bagnes du silence et de l'oubli ?

Et pourtant, on a essayé de le faire. Le résultat - («soyez béni, mon Dieu qui donnez la souffrance!») - le florilège de poésie enchaînée, ensoleillée par la foi la plus vibrante, par l'espoir que dans l'immense coquille qui est l'univers, l'homme reste à jamais la perle qui renferme dans sa parfaite forme l'image même de l'âme humaine .image qui lui donne la certitude d'être aussi la forme d'un destin.

Sisyphé éternellement condamné par on ne sait plus quels représentants des enfers à toujours porter son rocher, l'homme est peut-être un dieu tombé qui se souvient des cieux. Le rocher que les Roumains portèrent dès que «les libérateurs» nous envahirent après la Deuxième Guerre Mondiale s'appelait bagne, torture, extermination.

Mais qui étaient les condamnés et quels étaient leurs «crimes» ? Ils étaient élèves de lycée, étudiants, professeurs, prêtres, juristes, écrivains, bref, toute la fleur de l'intellectualité roumaine qui aurait pu opposer à la déraison importée la vraie raison, la foi chrétienne et le respect des valeurs nationales. Sans jugement, accusés de «crime contre le peuple» ou «crime contre l'ordre social», les «choisis» étaient jetés en prison pour de longues années car les accusateurs «oubliaient» souvent de présenter les preuves qui auraient justifié leur mensonge. D'ailleurs ceux-ci étaient très pris avec la chasse à d'autres «ennemis du peuple»...

Qui étaient les accusateurs ? Tout ce qu'on connaît c'est qu'ils portaient d'habitude des noms roumains mais la langue roumaine leur faisait grand défaut. Parler roumain c'était à leurs yeux un autre crime contre le «merveilleux ordre social de meilleur des mondes possibles» qu'ils voulaient nous l'imposer à tout prix (Et quel prix !). Parler roumain tout court était toujours un crime. Se taire dans sa langue c'était un crime encore plus grand. Souffrir les plus atroces tortures c'était le grand bienfait que les tortionnaires «offraient» aux «criminels» pour leur faire la rééducation.

La Rééducation! Ils l'ont si bien faite à Pitești, entre 1949-1951 que le monde «civilisé» de l'Ouest, en l'apprenant, se montra horripilé et, «l'innocent Parti Communiste» se montra à son tour très surpris que ...«les détenus mêmes» instrumentèrent ces tortures sur eux-mêmes afin de «compromettre» les anges du Paradis de l'athéisme sur terre...

Et d'autres crimes firent disparaître les traces d'autres crimes.

Comment survivre affamés, glacés, battus, isolés des jours entiers sans pouvoir s'asseoir ou se coucher, dans «la noire» (cellule en forme de caveau vertical), les rats et les

punaises pour seuls amis ? Comment résister à toutes les humiliations inimaginables ? Le salut leur fut la poésie. La poésie - prière, credo, larme et sourire, espoir, écho du silence qui crie, caresse, lumière.

Cas unique dans la littérature du monde, la création poétique des détenus politiques des prisons communistes de Roumanie d'un temps de noire terreur et horreur (1948-1964), circula d'abord entre les murs des bagnes, transmise en morse, ensuite, apprise par coeur et gardée dans leur mémoire, comme dans une bibliothèque vivante, elle y resta sans que ni feu, ni froid, ni faim, ni torture, ni mort ne puissent l'anéantir.

*Caveau sans croix, lieu maudit
Aux noires cellules en niches de glace;
Nous - loin du monde, loin de la vie.
Dans cette cité du grand silence.*

*Tard dans la nuit, d'étranges hiboux
Déchirent par leur cri le sommeil agité
Des ombres de la faim et, ces tristes houhou
Ressemblent aux pleurs des enfants affamés. (...)*

*Mais voilà, on entend dans le mur un signal:
Un Va peine deviné et, d'un coup
Une orgue séraphique s'éveille et les doigts
Se mettent à morser des poèmes défendus.*

*Les murs s'écroulent et se perdent dans l'azur.
Nous, on part dans le temps sur un pont de cocagne,
On écoute pieusement, la foule tout autours.
Les paroles qu 'Il prononce du haut de Sa montagne.*

*Les patriarches et les saints y arrivent à nouveau,
A nouveau Académos nous ouvre son jardin.
Salut Platon, emmène-nous, mon vieux,
Dans le monde des idées, ce royaume divin !*

*Les poètes sont là, ils y arrivent encore:
Voici Charles au coucher du soleil à Cythère,
Edgar le fantasque pleurant son Lénore,
Mihaï éclatant en étoile de lumière.*

*Mais un K vient passer comme une ombre d'enfer
Et toutes les merveilles disparurent d'un coup.
Aux portes, les géoliers avec leurs yeux de fiel,
Un cri déchire la nuit, s'envolent les verrous.*

*Enchaînés, affamés, sous un froid inouï.
Les noires cellules les attendent patiemment
Ces voleurs qui s'emparent, de l'Eden interdit.
Des roses de lumière aux épines de diamant.*

(C-tin Auret Dragodan. Bibliothèque en Morse)

Les survivants des prisons communistes - vraies encyclopédies intarissables, réunirent après décembre '89 les poèmes longtemps gardés dans leur mémoire. Ainsi furent publiés dès le début des années '90 (1993-'97) les premiers volumes de vibrants témoignages sous forme de poésies gardées (pieusement... par la «Securitate») dans les Archives concernant les Anciens Détenus Politiques de Roumanie. D'autres en furent édités depuis.

Dans la toute première sélection traduite en français, parue en Roumanie - Poésie enchaînée (Editions Spicon, Târgu Jiu, 1999), nous avons choisi 36 poètes roumains «nés en prison» des plus représentatifs. Ce recueil fut lancé en France à Angers, en Décembre 1999, lors du Salon des Arts et du Livre «Artistes pour la Liberté», sous l'égide de L'Amnistie Internationale.

Comment oublier la réaction du public du théâtre d'Angers quand on a récité le poème de Radu Gyr «Jésus dans la cellule» ! Pour le public ce fut la découverte d'une histoire éblouissante et terrifiante à la fois, un trésor lyrique d'une incomparable beauté où la raison du plus fort se vit obligée de s'incliner devant la raison du cœur.

Pour l'anthologie bilingue «Unde sunt cei care nu mai sunt?/Où sont-ils ceux qui n'existent plus ?», Editions Betta, 2012, Bucarest, on a choisi le titre du poème homonyme de Nichifor Crainic, en hommage des martyres disparus dans les prisons de l'enfer rouge.

On a la certitude que ce livre document reste un témoignage sans lequel au jugement présent (pas le dernier !) du monde on réclamerait en vain notre droit au nom de la justice et de la vérité. Il faut absolument donner aux martyres de notre nation, ces « coupables » d'avoir aimé au prix de leur vie les grandes valeurs de notre peuple, la foi, la liberté et la dignité de la nation, une place de choix entre les icônes de l'âme roumaine.

Les prisons de Pitești, Aiud, Jilava, Gherla, Caransebeș, Botoșani, Canalul, Văcărești, Uranus, Galați, Alba Iulia, Timișoara etc., sont les Golgotha de nos martyres crucifiés par un régime de noire bestialité drapé en rouge du communisme venu sur notre terre de l'Est, en véritable Sibérie de la haine aveugle.

Si le pardon est signe de foi chrétienne, l'oubli ne nous est pas permis. Si Jésus avait voulu que le nom du traître qui L-a vendu pour trente sous nous reste inconnu, nous ne l'aurions guère gardé dans la mémoire. Ceux qui nous ont trahis et humiliés doivent savoir que, sans trop connaître leurs noms, nous les connaissons bien, nous leur pardonnons mais nous n'oublierons jamais leurs crimes. Ceux qui vivent et ceux qui vivront sur cette terre - la nôtre - doivent connaître cette terrible histoire. Sinon, on répète en vain: Où sont-ils ceux qui n'existent plus ?

Et si le monde - francophone ou pas - voulait l'entendre, alors nous pourrions lui rappeler qu' «On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux».

Le Petit Prince, venu sur la terre des hommes pour mieux les connaître, ne le dit-il, lui aussi ? Ouvrons maintenant les portes de cet univers poétique engendré par la souffrance collective de tout un peuple torturé, humilié, condamné à souffrir de froid, de faim, condamné à mort pour... Pourquoi ?

Jugez vous-mêmes, hommes de la terre des hommes !
*Demandai-je au vent. Sylphe déchaîné
Sur lequel les nuages, sans arrêt
Volent vers tes frontières bleues des nues:
Où sont-ils ceux qui n'existent plus ?
Où sont-ils ceux qui n'existent plus ?
Répondit le vent: En vol leurs ailes
Invisibles pèsent sur les miennes.*

*Demandai-je à l'alouette sacrée,
Flèche qui berce l'azur - immensité
De l'huile sainte de son chant doux:
Où sont-ils ceux qui n'existent plus ?
Où sont-ils ceux qui n'existent plus ?
Dit l'alouette: Ils se sont cachés
Dans la lumière qu'on ne voit jamais.*

*Demandai-je au hibou l'oeil en sphère,
L'aveugle qui voit le mystère
Qui se cache dans les mots inconnus:
Où sont-ils ceux qui n'existent plus ?
Où sont-ils ceux qui n'existent plus ?
Le hibou me dit: Quand tombera
La toute dernière nuit, tu le verras.*

(Nichifor Crainic, Où sont-ils ceux qui n'existent plus?)

Où étaient-ils, sinon dans la « noire cathédrale » nommée prison ? Que faisaient-ils toutes ces années, sous les tortures les plus cruelles, affamés, humiliés, à la merci des singes dont le nom de Darwin leur resta inconnu ? Ils levaient des prières, ils refaisaient sans encre ni papier la Bibliothèque des cendres d'Alexandrie, l'Académie sous les herbes de Platon, en attendant «l'aurore d'un nouveau jour».

Leur chant muet ne fut qu'une seule création, une symphonie jouée sur les cordes de leur âme immortelle.

De temps en temps, le doute:
*Arriverai-je un jour vers Ta lumière.
Dieu ? O, l'amertume de ce doute !
Aurai-je souffert inutilement sur terre
Tout en croyant suivre la bonne route ? (...)*

*J'ai prodigué mon âme, mon Père, heureux
De Te l'avoir toujours abandonnée
Que, si un jour j'arrive dans Tes cieux,
Je n'aurai rien à mettre à Tes pieds. (...)*

*Agenouillé, rampant, le cœur gros de chagrin,
Je grimpe la montagne aux cimes de neige ;
De celui que je fus il n'en reste bien
Qu'une goûte. Arriverai-je. Dieu, arriverai-je ?
(Demostene Andronescu, Douce)*

De tout le temps, le désespoir, la faim, le froid:

«Dieu, je ne suis plus de ceux/Que les pommes ont rassasiés/Car dans ce désert houleux/Mes pas se sont égarés » (Nichifor Crainic, La Faim)

*Ou
Longue la nuit me couvre...
Et mes rouges paupières*

*Grincent quand elles se ferment et s'ouvrent
Comme des noirs volets de fer.
Le froid plante dans ma poitrine
Des clous...Et quand l'aube s'efface.
Moi, je crache sur les dalles grises
Des écailles sonores de glace.*

*La moisissure y est souveraine...
Moi, je cherche à l'aveuglette
A voir combien la mousse
Sur mes jambes fit la conquête.*

(Ghiocel Constaninescu. Chant)

Presque partout dans leur chant - déchirure,
l'invocation de Jésus Dieu, Jésus frère qui ne tarda pas
d'entrer chez ces pauvres martyrisés, dans la cellule:

*Jésus entra dans ma cellule cette nuit.
Qu'il était triste, qu'il était haut mon Christ!
La lune se glissait derrière Lui
Et Le faisait beaucoup plus haut, plus triste.*

*Ses mains, aux lys sur des tombes en ressemblaient,
Ses yeux profonds - aux forêts de sapins,
Son habit - voile de lune, argenté,
Argentées toutes les plaies de Ses mains.*

*J'ai tressailli sous mon humble, grise couche:
D'où venez- Vous, Seigneur, de quelle ère ?
Jésus porta un doigt à la bouche
Et me fit signe de ma taire.*

*Il s'assit sur ma natte couverture:
Mets ta main sur Mes plaies doucement!
Il avait aïtx chevilles de ta rouille, des blessures
Comme s'il avait porté des chaînes longtemps.*

*En soupirant Il s'étendit ensuite
Sur ma couche de paille pleine de blattes.
Il éclairait en sommeil et, sur la natte,
Les gros barreaux dressaient Sa neige bénite.
La cellule paraissait une montagne.
Des rats et des punaises y régnaient.
Ma tête tombait de sommeil ; dans ce baigne
Moi, j'ai dormi toute une éternité.*

*Quand j'ai rouvert les yeux, dans l'affreuse cellule,
Le paillason sentait les roses rares.
J'étais en cellule et, sous la lune.
Pourtant Jésus Il n'y était nulle part...*

*Et j'ai tendu les bras. Personne. Silence.
Aucune réponse des murs de malheur.
Seuls les rayons aigus, comme de la glace.
Par leurs épées ont transpercé mon cœur.*

*J'ai hurlé aux barreaux: - Mon Jésus, où êtes- Vous ?
Fumée d'encens de la lune en venait.
Et sur mes mains, quand je les ai touchées.
Il y avait la trace de Ses clous.*

(Radu Gyr, Cette nuit Jésus)

Qui dira la souffrance de tous ces malheureux qui nous laissèrent un si troublant témoignage sur un temps où l'homme fut pour l'homme loup enragé déguisé en berger hurlant sa haine au nom de la justice !

Oui. Soyez béni mon Dieu qui donnez la souffrance, mais aimeriez-Vous tellement mon peuple de lui avoir donné tant de souffrance et d'avoir rempli Votre ciel de nos saints?

Nulle part dans le chant du monde il n'y a ce thème illustré par une création collective et unique à la fois, qui appartient à tous et pourtant garde imperceptiblement la voix de chacun, tout en s'insinuant dans notre voix, comme un credo, comme un espoir.

Car «Ceux qui n'existent plus» continuent de nous le dire d'outre... temps .

Le jour viendra où l'on parlera de nous / Comme on parle des chênes et des glands, / Les hommes seront lavés de toute boue, / Les enfants d'aujourd'hui seront grands.// Les vieux diront, évoquant leurs souvenirs: - Ils étaient jeunes, ils saignaient de leur plaies ; / Les femmes, de leurs mains douces, fragiles, / Par des haillons de chemise les bandaient.// Personne ne pleurera près de nos tombes Comme on ne pleure pas l'herbe fauchée Ou l'azur infinie immensité Car nous serons alors à tout le monde. //Le jour viendra où, de nous, on va parler/Comme on parle des sources et, les hommes / Viendront boire à pleines poignées, de l'eau / Que nous fûmes, des fragrances de fraîcheur.

(Andrei Ciurunga, Simplicité)